

Aux amis de Mayotte,

A mes lecteurs,

Bernard COAT

LATITUDE

MAYOTTE

Veux-tu vivre heureux ? Voyage avec deux sacs, l'un pour donner, l'autre pour recevoir.

Goethe.

Mêler l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit.

Victor Hugo

Table des matières

Avant-Propos.....	189
Aéroport de Paris Roissy - Charles de Gaulle.....	189
Initiales B.C.....	190
Foxtrot.....	190
Le pleur.....	192
Peau de lapin.....	195
Qu'est-ce qu'un demi-flic ? Un flic qui ne sait ni lire.....	197
Quelques idées belliqueuses.....	199
Sans peur, sans reproche.....	202
Par-delà le bien et le mal.....	204
Intimidations à deux balles.....	207
Confucius et Fred Astaire.....	209
Le cocu malgré lui.....	212
Une curieuse sensation.....	215
La Grande Vague à Kanagawa.....	217
Son et lumière de l'océan Indien.....	219
Le Dalai-Lama et la reine d'Angleterre.....	221
La martyre devenue providence.....	224
Pourquoi les chiens ne regardent-ils jamais le bleu du ciel ?.....	227

Avant-Propos

Après quelques aventures qui valent le détour, je suis revenu dans mon bled du ponant situé à deux enjambées d'une plage citadine, plus précisément à la latitude 48.3897, longitude -4.48333 / 48° 23' 23" Nord, 4° 28' 60" Ouest. Je continue à peindre et suis revenu à mes sanguines, elles sont toujours faites avec du sang, comme aux premiers jours de mes exercices picturaux. J'ai un peu largué le business des faiseurs de rêves qui revendaient à bon prix mes toiles. J'ai largué aussi mon poste d'intervenant chez les flics, ils sont bien gentils tous ces gens-là mais me bouffaient mon sommeil comme des rapaces. Je voulais la paix, j'ai pu la retrouver quitte à compter mes sequins à la fin du mois. Le confort et l'aisance anesthésient l'âme. Je dois encore m'arracher, me sortir les tripes pour vivre plus comme je le veux. J'ai fait le plein autour de moi, d'autres disent « faire le vide autour de soi ». Malgré tout, suite à une conversation avec un voyageur impénitent de mes rares fréquentations, je vais me retrouver professeur de lycée sur l'île de Mayotte. Je ne suis pas un grand voyageur, mais là, l'occasion est trop bonne que de pouvoir vivre le quotidien avec une population inconnue, des paysages, des coutumes inconnues. Je n'ai pas consulté les livres et blogs de mes prédécesseurs qui disent tout et son contraire. Si j'ai une opinion à construire sur cette île de Mayotte je me la bâtirai tout seul car comme le disait si bien Paul Valéry : « Le mensonge et la crédulité s'accouplent et engendrent l'opinion. » Ma direction se fera donc dans les parages de l'île de Madagascar, plus précisément vers la latitude : - 12.824511 / longitude : 45.165455. Une petite île de l'océan Indien, appartenant géographiquement à l'archipel des Comores et ce malgré les dissensions et querelles politiques. Aujourd'hui, c'est un petit morceau de la France d'outre-mer.

Aéroport de Paris Roissy - Charles de Gaulle

Le taxi me dépose à l'aéroport qui vu de l'extérieur ressemble à un grand vide architectural bétonné. L'intérieur est gris, moche, froid malgré la tiédeur du soir, déplaisant. Ce n'est pas parce que l'on transporte des moutons et des veaux que l'on doit faire n'importe quoi, n'importe comment. Déjà que je suis de mauvaise humeur, je dois me faire la laideur du quotidien, me taire et paraître décent. Ne pas me faire remarquer, j'ai horreur de ça. J'arpente de longues et vastes galeries numérotées. Les gens que je peux apercevoir dans les travées ont des mines pas du tout épanouies. Pour la plupart, je leur conseillerai gentiment de retourner à la maison mais ce serait d'un mauvais effet vu qu'en général ils la fuient. Les êtres humains ne sont pas à une contradiction près. Beaucoup se sentent obligés de travailler, d'autres obligés d'aller en vacances, pas vraiment un lieu pour amateur d'art dont je suis gourmand. Seul toi, lecteur(trice) et ami(e) fidèle tu le sais... En ralentissant le pas, je regarde sur les tableaux muraux des départs et arrivées, des chiffres et lettres défilent, j'aperçois juste en première ligne l'annonce du vol pour Mayotte DZA (Aéroport de Dzaoudzi-Pamandzi), départ à 19 heures, arrivée à 8 heures du matin, avec une escale, je n'ai pas eu le choix. J'ai encore un peu de temps avant le départ vers l'hémisphère sud. J'essaie de deviner quelques émotions sur les visages des gens qui se dirigent vers le bocal d'embarquement, de deviner aussi les visages mahorais qui vont chez eux. Je ne les ai jamais vu auparavant. Ce sont ces gens à la peau colorée comme le bronze ou le bois de merisier, ils ont le sourire plus facile que les pâlichons métropolitains qui sont plus nerveux, inquiets... De leur destination ?... De l'inconnu ?... Peut-être sont-ils plus lucides vu le périple à venir et dont ils ont déjà conscience avec ou sans état de cause. L'imagination travaille, ils vont et viennent comme dans des salles de pas perdus. Quelques-uns portent des bermudas avec des chemises à motifs exotiques.

Initiales B.C.

Je m'appelle Bernard Colbert, initiales B.C... Sans descendance avec l'illustre personnage, qui rédigea le premier Code noir, l'esclavage était interdit en métropole mais pratiqué dans les colonies françaises. J'habite une petite maison située à quelques pas de la plage de Bouéni, village qui s'éclaira à l'électricité en 1990. Je traîne mes savates sur la plage pour mon plus grand plaisir, la nuit, le jour, les pieds nus pour les aimables sensations. Des diverses pièces de ma baraque, j'entends le bruit de la mer, je sens les marées ; du salon je la vois, présence animale, amicale, pacifique, parfois déchaînée, mais toujours belle, magicienne qui ensorcelle jusqu'à vouloir être emporté par ses flots, ses vagues, ses larmes, ses caprices. Quelle joyeuse providence que d'y mourir plutôt que de connaître la pourriture des cimetières ! La décomposition profite aux poissons, aux crabes que nous mangeons, pas à la vermine que nous exécrons. Cette pensée m'est tout à fait positive et me rend joyeux, il faut bien que nos corps servent à la chaîne alimentaire, le seul problème en ce cas serait l'absence de beaux monuments funéraires comme ceux du cimetière du Père-Lachaise à Paris.

J'ai 56 ans, artiste - peintre souvent, professeur parfois, de retour depuis trois années dans l'aimable paysage du ponant qui m'a vu naître après avoir quitté la région pour Paris, pour poursuivre mes études et pour m'étourdir des lumières et de leur siècle. J'ai vécu de par mes professions et divagations éthérées dans de nombreuses provinces françaises, ainsi que quelques séjours dans de grandes villes européennes, mais je ne veux pas submerger mon ami(e) lecteur par des observations d'autres contrées et régions qui nous mèneraient à mille lieues de ce qui va nous préoccuper. L'action cruelle, déroutante parfois se déroule ici, non pas dans les favelas brésiliennes. Pour bon nombre de personnes alentours, je suis « l'artiste », ce qui me permet de mettre une distance respectable entre moi et les autres, même s'ils sont avides de surveiller mon train de vie, mes fréquentations, éventuellement de savoir qui je culbute. Soyons clairs, pour la grande majorité d'entre eux, je fournis un effort de diplomatie.

Au tout début de mes exercices picturaux, avant les études et l'académisme des beaux-arts, je m'étais fait une spécialité de peindre avec du sang animal. Les abattoirs de la ville se situaient alors à une centaine de mètres de la plage, le sang, la pourriture, se déversaient par une longue canalisation qui rejoignait la mer. Les rats bien ventrus proliféraient à la tombée de la nuit. Contre quelques bouteilles d'alcool, je recevais par l'un des employés préposés à la tuerie en chaîne du bétail, des bœufs de sang parfois encore tièdes. Je peignais tout et n'importe quoi avec cette matière, même si cela me dégoûtait parfois, il fallait être vif, précis pour la pose de la texture sur la toile ou le papier. C'était de la sanguine véritable, il me restait simplement à trouver le fixatif adéquat pour empêcher la coagulation. Non sans une certaine fierté, ma réputation dépassait largement les limites du département, mais n'excédait en rien mes ambitions, j'étais alors un émule de Francis Bacon, aujourd'hui je suis son frère d'âme.

Ce jour de novembre 2016, la plage brune et blonde est fréquentée par bons nombres de professeurs usés par la chaleur tropicale, des barques de pêcheurs mahorais font des ronds pacifiques dans l'eau, tirant avantage du lagon. Le week-end vient s'acoquiner une flopée de gens venant de Mamoudzou d'où s'échappe le flot grossissant et pestilentiel des voitures et scooters. Aujourd'hui, avec la misère, l'ennui, la méchanceté des hommes, le sang s'extrait des corps humains à force de coups, d'incisions à la face et autres crasses. Des combats avec paris s'organisent entre individus bien déjantés, des nécessiteux, des bagarreurs, des voyeurs aussi. Cela se passe la nuit en divers endroits sombres et déserts, certains personnages n'y viennent que pour leur plaisir. Les combats n'intéressent que rarement les flics, ils ont d'autres préoccupations que la racaille. Malgré les années passées, il m'arrive de fabriquer encore quelques sanguines pour satisfaire le bourgeois parisien, mais je m'arrange avec les bouchers. À l'époque lorsqu'il m'arrivait de saigner après un combat, j'utilisais mon propre sang. Je n'ai pas à me justifier, Léonard de Vinci participait à la dissection de cadavres avec l'assentiment du clergé, des notables, de la bonne société florentine, l'on étudiait alors l'anatomie, la couleur des entrailles pour davantage de véracité.

Foxtrot

Ce matin, en me levant, pour me mettre de bonne humeur, j'écoute les Impromptus de Schubert interprétés par Alfred Brendel dont l'interprétation limpide mélangée à du moka bio de Colombie et au miel des Monts d'Arrée me fait gentiment valser la matière grise. Des colis me sont envoyés de métropole. Mon regard se perd sur l'une de mes dernières compositions picturales faite à l'huile, accrochée à un simple clou planté dans le